



Conclusion

LE PURITANISME DU VRAI

La quête de la vérité irrigue toute la société outre-Atlantique. Le vrai, idéal à la fois scientifique et éthique, sous-tend une certaine approche de la connaissance et de l'action. Cette exigence n'est-elle pas préférable au scepticisme généralisé prôné par les Européens ? PAR PASCAL ENGEL

Pascal Engel

Professeur à l'université de Genève, il est spécialiste de philosophie de la connaissance, du langage et de logique. Il a entre autres publié *À quoi bon la vérité ?* avec Richard Rorty (Grasset, 2005). Son dernier ouvrage paru s'intitule *Va savoir* (Hermann, 2007).

C'est une banalité que de dire que les Américains ont un fond puritain. Depuis *La Lettre écarlate* de Nathaniel Hawthorne – premier roman de la littérature américaine, dont le personnage central est une femme frappée d'infamie, condamnée à porter un A sur la poitrine pour « adultère » – jusqu'au procès en *impeachment* de Bill Clinton, une même obsession pour le mensonge et le sexe se manifeste, y compris et surtout quand les interdits sont transgressés. Mais le puritanisme n'est pas seulement une attitude morale et politique qui, comme l'ont soutenu respectivement Alexis de Tocqueville et Max Weber, est étroitement associée à la démocratie et aux origines du capitalisme. C'est aussi une attitude intellectuelle de respect de la vérité. Cette attitude, comme l'a montré le sociologue Robert Merton, a joué un rôle moteur dans la naissance de la science anglaise au XVII^e siècle. Elle explique en partie le culte que les Américains vouent à la science. Si, en philosophie, le positivisme logique a pu avoir tant d'influence aux États-Unis, il est probable que c'est dû à cette sorte de foi naïve qu'ont les Américains en la vérité, qui n'est pas moins forte dans le domaine scientifique que dans le domaine religieux (même le créationnisme, cette doctrine délirante qui conteste la théorie de l'évolution des espèces de Darwin, se présente comme une doctrine scientifique).

Par opposition, les Européens semblent relativistes, historicistes et sceptiques. Leurs penseurs ne nous expliquent-ils pas qu'il n'y a pas de Vérité, mais des

« régimes de vérité » qui varient avec les discours, les époques et les lieux ? N'ont-ils pas compris depuis longtemps que l'on n'est plus à l'époque de *Mr Smith au sénat* (film américain de Frank Capra, sorti en 1939) et que le savoir se recompose sans cesse avec le pouvoir ? Que la vérité est chose dangereuse et aussi difficile à manipuler que la fausse fiole d'explosif brandie par le secrétaire d'État Colin Powell aux Nations unies pour justifier l'invasion de l'Irak ? Alors qui a raison, du Yankee au cœur sur la main qui manie souvent le pavé de l'ours en voulant trop bien faire, ou du cynique Européen qui finit par ne plus rien faire à force de lucidité historique ?

Un concept « inéliminable »

On sait bien que cette imagerie transatlantique est erronée, et que le mythe de la naïveté américaine est lui-même naïf. Ainsi, il y a aux États-Unis de nombreux courants relativistes. Le pragmatisme est une école de pensée très influente (*lire page 51*), qui associe la vérité non pas à la correspondance de nos représentations avec une hypothétique réalité, mais à l'utilité. Son insistance sur la prééminence de l'action sur la connaissance peut même passer pour la doctrine officielle d'une nation d'ingénieurs. Des néopragmatistes comme Richard Rorty n'ont-ils pas incité leurs compatriotes à renoncer à leur prétention à représenter le monde et à ne tenir la vérité que comme un « compliment que nous adressons à nos conceptions favorites » ? D'autre part, les universités américaines ont accueilli à bras ouverts la *french theory*



post-structuraliste, dont les figures de proue sont devenues là-bas de véritables stars, comme Jacques Derrida et Jean Baudrillard – une *french theory* selon laquelle tout n'est que texte et discours. Des penseurs comme Stanley Cavell ne se sont-ils pas employés à critiquer les mythes de la pureté puritaine ? Avec la parution d'une traduction d'un livre-manifeste de Carol Gilligan, *Une voix différente* (Flammarion), la France découvre le dernier courant de pensée en vogue outre-Atlantique, l'éthique dite du *care*, qui insiste sur l'attention aux autres et nous invite à préférer le particulier au général en morale... Les Américains sont plus pluralistes qu'on ne le pense.

Cependant, les vrais naïfs ne sont pas ceux que l'on croit. C'est le relativisme qui est naïf. Du fait que nos croyances et nos attitudes vis-à-vis de la vérité changent, il ne suit pas que la notion de vérité elle-même change. Elle est exactement la même de l'Irak à l'Alaska. *Wahreheit, veritas, truth, pravda*, ou *verdad* ont exactement le même sens dans toutes les langues. Et le relativisme est incohérent : il n'y a pas de « vrai pour nous » qui puisse coexister avec un « vrai pour eux ». Peut-on remplacer, comme le voudraient les pragmatistes, la vérité par l'utilité ? Mais une proposition – par exemple, l'Iran a la bombe atomique – n'est utile ou nuisible que si elle est vraie, et le fait que la vérité ait certains effets n'implique pas qu'elle se réduise à eux. On oublie souvent qu'il y a deux sortes de pragmatisme, le pragmatisme utilitaire de James et de Dewey, et le pragmatisme ami du vrai et de la connaissance désintéressée de

“ LES PURITAINS QUI ONT FONDÉ LA SCIENCE ANGLAISE ET AMÉRICAINE CROYAIENT QUE, POUR SAVOIR, IL FAUT ÊTRE VERTUEUX. »

C. S. Peirce, qui fait de la vérité « *le but ultime de l'enquête* ». Comme l'a montré Bernard Williams dans *Vérité et véracité*, le concept de vérité est « inéliminable », et la vérité est une valeur positive dont aucune société ne peut se passer. Si la vérité n'était, comme le croient nombre de nietzschéens, qu'un instrument au service de telle ou telle volonté de puissance, elle cesserait vite d'avoir cours. Mais on voit bien que personne ne peut s'en passer.

Les puritains qui ont fondé la science anglaise et américaine croyaient que, pour savoir, il faut être vertueux. Il est bien clair qu'il n'est pas nécessaire d'être vertueux moralement pour être un bon scientifique. Il ne s'agit pas de prôner le moralisme dans la connaissance ni le moralisme tout court. Mais la vérité comme valeur pour la connaissance est une condition nécessaire de la science. On peut contester les effets de celle-ci, mais il n'y a tout simplement pas d'alternative à la valeur de vérité. C'est donc le cynique européen qui a tort, y compris quand les Américains eux-mêmes importent son relativisme. En dépit de tout, c'est Mr Smith – le personnage du film de Franck Capra génialement joué par James Stewart et qui se bat contre les politiciens véreux au sénat – qui avait raison contre Washington ■